TRANSMETTRE NOS VALEURS

Groupe interreligieux de Lunéville, 23 octobre 2008

Pour parler de transmission, je commencerai, sur une note d'humour, par raconter une histoire, par vous « transmettre » une histoire, une histoire que les pasteurs aiment bien se raconter. Quand les pasteurs se rencontrent, qu'est-ce qu'ils se racontent ? Des histoires de pasteurs… Mais j'ai entendu la même histoire racontée par des rabbins, avec simplement la circoncision et la « bar mitsva » à la place du baptême et de la confirmation. Cette histoire, c'est **l'histoire des chauves-souris.** Des chauves-souris avaient envahi les clochers de trois temples. Et les trois pasteurs, responsables de ces lieux de culte, se sont réunis pour voir comment ils pourraient se débarrasser de ces chauves-souris. Le premier dit : *« Moi, j'ai pris une carabine, et pan pan pan ! Mais le lendemain, il y en avait autant ! »* Le second dit : *« Moi, j'ai cherché à les attirer avec des sucreries, et je les ai emmenées vers l'église catholique* (c'était un pasteur fort peu œcuménique, vous en conviendrez), *mais le lendemain, elles étaient revenues ! »* Alors le troisième dit : *« Eh bien moi, j'ai trouvé la solution : je les ai baptisées, je leur ai fait le catéchisme, je les ai confirmées, elles ont été accueillies pour la première fois à la sainte Cène… Et depuis, je ne les vois plus, j'en suis débarrassé… ! »*

Voilà une manière, par le biais de l'autodérision, de dédramatiser et de prendre une certaine distance par rapport à un sujet qui n'est pas forcément facile ni joyeux. Car si vous m'avez invité pour parler de ce sujet : « Transmettre nos valeurs », c'est qu'à l'évidence il y a **une crise de la transmission.** On ne parle pas et on ne débat pas autour de thèmes qui ne posent pas de problème, qui vont de soi. Or la transmission est devenue problématique. Je commencerai donc par interroger avec vous cette crise de la transmission : d'où vient-elle, et en quoi consiste-t-elle ? Et pour ouvrir ensuite la réflexion vers quelques pistes de solution possible à cette crise, je poursuivrai en posant simplement les questions de base : pourquoi (en un seul mot) transmettre ? Pour quoi (en deux mots) transmettre ? Que transmettre ? Et enfin, comment transmettre ? Et j'essaierai de répondre à chacune de ces quatre questions, en me situant d'un point de vue protestant.

I – LA CRISE DE LA TRANSMISSION

Si l'on définit la « transmission » comme l'acte qui consiste à faire passer quelque chose à d'autres personnes, à transporter des informations à travers le temps, d'où vient donc cette crise de la transmission, et en quoi consiste-t-elle ? L'anthropologue américaine **Margaret Mead** avait déjà, dès les années 60, dans un livre intitulé *Le fossé des générations*, identifié une première crise de la transmission, qu'elle analysait de la manière suivante : il y a un fossé infranchissable entre les hommes qui sont nés avant l'invention de la bombe atomique, et ceux qui sont nés après l'entrée dans l'ère nucléaire. En effet, les premiers ont connu un monde qui ignorait la menace de disparition de toute vie sur terre, tandis que les derniers n'ont connu qu'un univers infiniment dangereux et menaçant. Les références des uns et des autres ne sont donc plus du tout les mêmes, et le fossé est tel que l'on peut affirmer que ces deux générations ne vivent pas sur la même planète, qu'elles appartiennent presque à deux espèces différentes[1].

Aujourd'hui, avec la révolution microinformatique, nous sommes confrontés à **une deuxième rupture,** au moins aussi profonde que la précédente. Nous sommes entrés dans l'ère de l'innovation permanente. La tradition est disqualifiée comme étant ringarde, c'est le nouveau qui est valorisé, la toute dernière information, le dernier livre, le dernier film, le dernier courant de pensée, et surtout la dernière technique de pointe. Comment transmettre nos valeurs, quand ce que nous appelons nos valeurs est dévalorisé, et quand ce qui est valorisé, c'est ce qui vient tout juste d'être inventé ? Car de ce fait, non seulement les différentes générations qui vivent ensemble sur la même planète vivent en réalité sur des planètes différentes, n'ont pas les mêmes références, ne parlent pas le même langage, mais on constate même qu'il y a une inversion dans la transmission : les plus jeunes transmettent à leurs aînés les rudiments de technique de communication dans lesquelles ils baignent depuis leur naissance. On pourrait se réjouir, ou du moins relativiser l'impact de cette inversion de transmission. Je crois cependant qu'elle a une portée funeste sur le phénomène de la transmission lui-même, puisqu'elle ne favorise pas la transmission du passé, mais en quelque sorte celle du futur, ou plus exactement celle des techniques et des modes les plus récentes qui sont elles-mêmes amenées à être dépassées et obsolètes d'ici peu. On ne transmet donc plus que de l'éphémère, et depuis les plus jeunes vers les plus âgés.

De plus, les structures qui assuraient la transmission d'une génération à l'autre se trouvent aujourd'hui fragilisées. La crise de la transmission est indissociable de la crise des institutions et des autorités.

---

[1] Cf. Margaret Mead, *Culture and commitment : a study of the generation gap*, 1970, trad. fr. : *Le fossé des générations*, Paris, Denoël Gonthier, 1971, 1979.

La famille, tout d'abord, est menacée en tant que structure de transmission, en raison des mutations qu'elle connaît. La diversité des formes de conjugalité, l'instabilité des relations affectives, les recompositions familiales se répercutent sur la fonction éducative de la famille. L'invasion des techniques de communication au sein de l'espace privé menace l'un des lieux essentiels de la transmission : le repas en famille. Dans beaucoup de foyers, ce repas a disparu, non seulement à midi où chacun est sur son lieu de travail ou de formation, mais le matin et le soir, car chacun prend un plateau à la cuisine pour aller manger dans sa chambre devant son écran : téléviseur, ordinateur, jeux vidéo, etc.

L'école, ensuite, est ébranlée, car les bouleversements de la vie sociale, les carences familiales ou éducatives font que l'on reporte sur l'école des demandes accrues auxquelles elle n'est guère équipée pour répondre. Et par ailleurs elle est concurrencée par une multiplication de sources d'informations et de réseaux de diffusion (via Internet notamment) devant lesquels l'enfant ou l'adolescent est totalement démuni pour discerner et sélectionner les informations sérieuses. La transmission est en effet paradoxalement mise à mal par le déluge de messages qui nous submerge, et qui submerge en particulier nos jeunes. Jacques Ellul avait bien montré que lorsque l'on est noyé sous un flot continu d'informations de toutes sortes, on ne peut plus discerner l'essentiel, distinguer l'important du secondaire, on ne peut plus trier ni sélectionner. C'est pourquoi la « communication » (c'est-à-dire le transport d'une information dans l'espace) chasse la « transmission » (qui est le transport d'une information dans le temps) : on communique beaucoup aujourd'hui pour masquer le fait que l'on ne transmet plus.

La paroisse, enfin, qui encadrait par ses rites et ses fêtes la vie de toute une population, et où se constituait ainsi toute une mémoire religieuse, transmise de génération en génération, la paroisse éclate, et ses célébrations n'attirent plus guère les jeunes. Le processus de sécularisation a profondément bouleversé le dispositif traditionnel de transmission religieuse. L'histoire des chauves-souris l'a tout à l'heure illustré sur le mode de l'autodérision. Mais il y a une réalité moins réjouissante : pour les jeunes qui sont encore catéchisés, l'enseignement religieux vient comme une goutte d'eau se noyer dans un océan composé de millions d'autres messages. Car si le flot d'informations ne nous permet plus de les digérer, en revanche celles-ci nous façonnent inconsciemment, et ce que l'on veut transmettre sur le plan éthique se trouve battu en brèche par ce que nos jeunes reçoivent sur leurs écrans ou sur les ondes de leurs radios favorites. L'image de la femme sur Internet est particulièrement dégradante ; or, c'est là que les garçons font la plus grande part de leur éducation sexuelle. Les émissions radio nocturnes ne font pas mieux. J'invite tous ceux d'entre vous qui ont en charge des catéchumènes, ou tout simplement qui ont des enfants, à écouter ne serait-ce qu'une fois ce qu'ils écoutent par millions chaque soir après

22 heures : les émissions sur NRJ, ou, pire, sur Skyrock. Vous en serez sans doute, comme moi, consternés, atterrés, devant le mépris de la dignité de la personne humaine qui s'en dégage, la destruction de tout rapport éthique à l'altérité. Or, c'est ce que nos jeunes ont en tête lorsqu'ils arrivent à la séance de catéchisme. Mieux vaut le savoir…

La sociologue Danièle Hervieu-Léger, dans son livre intitulé *La religion pour mémoire*, parle d'**une « mémoire en miettes »,** pour évoquer *« l'effondrement des cadres de la mémoire collective dans les sociétés modernes, qui assuraient autrefois à chaque individu la possibilité d'établir un lien entre « ce qui vient d'avant » lui et sa propre expérience présente »*[2]. On connaît le proverbe bambara du Mali : *« Chaque fois qu'un vieux meurt, c'est une bibliothèque qui brûle »*. En Occident, les vieux meurent seuls, sans même avoir eu l'occasion de transmettre un peu de leur savoir et de leur expérience. Il suffit de relever la connotation de mépris qui est liée au terme de « vieux », alors qu'en Afrique et en Océanie, c'est un mot élogieux, laudatif. Et dans le même temps, notre société est touchée par une frénésie de commémorations, une sorte de « commémorationite » aiguë : le devoir de mémoire est érigé en dogme citoyen. Sans doute s'agit-il là d'un effet de balancier issu de la fuite en avant de nos modes de vie, mais les commémorations ne signifient pas pour autant un regain de transmission. Au contraire, la célébration du passé a pour fonction de nous désengager du présent, de nous projeter dans un passé virtuel, recomposé ou fantasmé, tandis que la transmission permet de vivre pleinement le présent. C'est du moins la thèse que je défends, et que je vais défendre maintenant en analysant avec vous le phénomène de la transmission, à partir des simples questions : pourquoi transmettre ? Pour quoi transmettre ? Que transmettre ? Et enfin, et surtout, comment transmettre ?

II – POURQUOI TRANSMETTRE ?

Pourquoi transmettre ? Qu'est-ce qui motive le désir de celui qui veut transmettre ? Je dirai tout simplement : **transmettre parce que nous vivons de ce qui nous a été transmis.** Ce que nous avons reçu de bon, de précieux, nous a aidé à construire notre vie, et donne sens à notre existence, et nous nous disons que ce qui est bon pour nous doit aussi l'être pour nos enfants. Dire que ce que nous avons reçu nous a aidé à construire notre vie, c'est se considérer comme endetté à l'égard des générations antérieures, et ne pouvant pas rendre quoi que ce soit à ceux qui nous ont précédés, nous voulons en faire bénéficier ceux qui nous suivent. Les représentants du courant « solidariste », à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle (Léon Bourgeois, Charles Gide, Charles Secrétan,

[2] Danièle Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1993, p. 186.

Léon Duguit, Jules Siegfried, Tommy Fallot, Elie Gounelle, Wilfred Monod), dont la plupart étaient protestants, ont insisté sur cette notion d'« endettement social et culturel ». Nous héritons en effet d'un monde tel qu'il a été façonné par les générations antérieures : développement des institutions, progrès scientifique, essor économique, élaboration de lois sociales, enrichissement littéraire, artistique, philosophique, etc. Et cet héritage social et culturel nous permet de vivre aussi bien que possible. Il s'agit donc de transmettre ce monde aux générations suivantes, avec charge de l'enrichir encore, ainsi que l'ont fait avant nous tant de générations successives dont chacune y a ajouté quelque chose. Le sujet social est donc détenteur de l'épargne des générations précédentes, puisque, comme on le sait (même si on l'oublie trop souvent), « l'humanité est composée de plus de morts que de vivants », mais aussi « de plus de futurs vivants que d'actuels ». D'où le souci des générations futures, déjà manifesté chez ces auteurs du XIXe siècle, car il importe de transmettre non seulement des idées et un savoir, mais une qualité de vie au moins aussi bonne que celle dont on a bénéficié. Comme on le dit d'un espace public dans lequel on rentre, *« veuillez laisser cette planète dans le même état que vous l'avez trouvé en naissant »*. La responsabilité de la transmission revient donc en grande partie à ceux qui transmettent.

À ces motivations sociales et culturelles, s'ajoutent donc des raisons plus individuelles : **je veux transmettre parce que ce que j'ai reçu a fait mon identité et m'aide à vivre.** Mon identité personnelle ne vient pas de moi, elle n'a pas été forgée par moi-même, elle me vient des autres, elle m'est donnée : c'est mon patrimoine génétique qui fait de moi un individu unique, c'est mon nom qui m'inscrit dans une généalogie, c'est ma langue maternelle qui me permet de communiquer, c'est mon éducation qui me permet de me conduire en société. C'est ici qu'interviennent les valeurs : **une « valeur » est ce qui rend une chose, un objet ou un idéal, digne d'estime.** Selon une échelle de valeurs qui nous est transmise au cours de l'éducation, tel comportement est estimé valoir beaucoup (l'amitié, par exemple, ou la fidélité, ou la ponctualité), tel autre est relativement indifférent (le succès, la célébrité), et tel autre est disqualifié, dénigré (le mensonge, le vol, la violence). C'est lorsque nous traversons des tensions, des crises, des ruptures, au cours de notre existence, que nous prenons conscience de l'importance de ce socle sur lequel notre identité est construite : quand une personne se retrouve seule, par exemple, suite à une séparation ou à un deuil, elle recherche une base solide pour se reconstruire, et elle va pour cela se tourner vers ce qui a du prix à ses yeux, vers ce qui a structuré son existence depuis son enfance. En d'autres termes, restaurer l'estime de soi, cela passe par une revalorisation de ces valeurs que nous avons reconnues comme dignes d'estime. Et c'est ce qui nous pousse à vouloir les transmettre : elles se sont avérées précieuses au cours de notre vie, notamment lors des temps d'épreuves, et nous voudrions que nos enfants en bénéficient de la même façon. C'est ce

passage entre la reconnaissance pour ce que nous avons reçu, et le désir de permettre à nos enfants de vivre la même reconnaissance, qui assure la transition entre le « pourquoi » (en un seul mot) de la transmission (quelles raisons ? quelles motivations ?) et le « pour quoi » (en deux mots) de la transmission (quel but ? quel objectif ?)

III – POUR QUOI TRANSMETTRE ?

Que visons-nous donc lorsque nous transmettons quelque chose ? **Quelle est la finalité de la transmission ?** Je l'ai dit, nous voulons que nos enfants aient une vie aussi bonne que la nôtre, aussi structurée, et aussi solide pour traverser les tempêtes, les périodes de crise et de rupture. Transmettre, c'est donc porter plus loin que nous-mêmes notre propre histoire. Comme le dit Régis Debray, dans son livre intitulé *Transmettre* : *« nous transmettons pour que ce que nous vivons, croyons et pensons ne meure pas avec nous »*[3]. La finalité de la transmission consiste donc à déjouer l'éphémère, ce qui explique la crise de la transmission dans une société qui accélère toujours, dans une société de l'inédit, du jetable, donc de l'éphémère.

Et pourtant, si je me situe maintenant **d'un point de vue résolument protestant,** je ne peux plus dire que la seule finalité de la transmission, c'est de prolonger sa propre histoire, en quelque sorte de se survivre à soi-même, et je dois même reconnaître quelques affinités entre le protestantisme et cette société moderne de l'innovation permanente. Le protestantisme s'est toujours méfié des traditions, des rites, des institutions et des autorités, par crainte d'une sclérose mortifère, d'une routine écrasante, d'une répétition lénifiante, et d'une menace contre la liberté de conscience. L'auteur protestant qui s'est le plus vigoureusement élevé contre les abus de la tradition autoritaire et des institutions sclérosées est sans doute Jacques Ellul. Car la Réforme protestante du XVIe siècle voulait être un retour aux textes bibliques par delà les traditions ecclésiastiques et religieuses qui les avaient trahis et pervertis. Le protestantisme, en érigeant la liberté en valeur suprême, veut se situer dans le souffle de l'Esprit qui fait, à chaque instant, toutes choses nouvelles. *« Si quelqu'un est en Christ,* dit l'apôtre Paul, *il est une nouvelle Création. Les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles »*[4]. Je dis bien : *« il est une nouvelle Création »*, même si on traduit souvent par *« créature »*, car le terme grec (κτίσις et non pas κτίσμα) marque bien cette dimension de changement cosmique, cette nouvelle Création qui advient chaque fois qu'une personne donne sa vie à Jésus-Christ. Le protestantisme met donc l'accent sur la nouveauté, sur l'innovation, sur le changement de vie et de

[3] Régis Debray, *Transmettre*, Paris, Odile jacob, 1997, p. 18.
[4] 2 Co 5, 17.

mentalité que représente la conversion (la μετάνοια) : toute naissance est un commencement, et toute nouvelle naissance au cours de sa vie est un nouveau commencement, un redémarrage à neuf, dans le souffle de l'Esprit. Quelle est donc, dans ces conditions, la finalité de la transmission, et quel sens même prend cette transmission en régime protestant ?

Il me faut tout d'abord relever **une ambiguïté dans l'attitude protestante envers la transmission.** Car cette accentuation de la nouveauté et de la liberté dans le discours entre en tension avec les pratiques protestantes les plus courantes. Le protestantisme n'échappe pas, loin de là, à la « commémorationite », à cette manie des commémorations qui nous tourne vers un passé fantasmé : il y eu le 500e anniversaire de la naissance de Luther en 1983, le 400e anniversaire de la révocation de l'édit de Nantes en 1985, le 500e anniversaire de l'édit de Nantes lui-même en 1998, sans parler des manifestations autour de l'an 2000 (avec l'opération « Débat 2000, 2000 débats »), en attendant le 500e anniversaire de la naissance de Calvin en 2009, et le 500e anniversaire de la Réformation proprement dite en 2017. **Le rapport du protestantisme à sa propre tradition a toujours été équivoque,** soit en la niant et en récusant sa propre historicité (sans parler de l'historicité des textes bibliques eux-mêmes auxquels il se réfère), soit en l'exaltant, par le rappel obsessionnel des persécutions passées, des dragonnades et des galères. Quant à la liturgie du culte, elle est aussi extrêmement codifiée, quasi immuable, et comprenant des psaumes chantés sur des paroles et des mélodies du XVIe siècle. On dira que la prédication, commentaire et actualisation d'un texte biblique qui constitue le cœur et le sommet du culte, est le lieu de l'innovation et même de l'imprévu, inspiré du Saint Esprit, et que précisément le caractère répétitif de la liturgie permet de mettre en valeur la nouveauté toujours nouvelle de la prédication. Cela n'est pas faux, il n'empêche que la prédication elle-même suit des normes extrêmement codifiées, et qu'un non-initié qui viendrait au culte souffrirait de ne pas en avoir les clefs de compréhension.

Situons-nous maintenant dans le cadre d'**un protestantisme qui assume son caractère historique,** et notamment ses valeurs traditionnelles**, tout en se référant à la liberté et à la nouveauté comme valeurs.** Qu'en est-il donc de la transmission ? En régime protestant, **la transmission n'a pas pour finalité de reproduire à l'identique, mais de permettre l'innovation et la créativité.** Tel est le paradoxe, et en même temps la signification profonde de la transmission protestante : faire passer ce que je sais et ce à quoi je crois à quelqu'un d'autre, sans pour autant empiéter le moins du monde sur sa liberté… Lui donner des repères pour la vie, tout en respectant son altérité inaliénable. Car c'est en sachant qui il est, d'où il vient et où il va, que le bénéficiaire de la transmission sera en mesure d'imaginer son propre chemin. Comme le disait le poète espagnol Antonio Machado : *« Voyageur, il n'y a pas de chemin… Le chemin se*

fait en marchant… » Mais il faut avoir jeté l'ancre en arrière pour pouvoir avancer. La fidélité à la tradition est la condition nécessaire pour innover, commencer et recommencer. La seule autorité qu'affectionnent les protestants n'est pas celle de l'autoritarisme, mais celle qui, fidèle à son étymologie (du latin *« augere »*), « fait grandir », confère à l'autre une autonomie de jugement et d'action. La transmission n'a donc pas pour finalité la répétition du passé, mais l'articulation entre tradition et innovation. Dans ces conditions, que faut-il donc transmettre ?

IV – QUE TRANSMETTRE ?

Transmettre, c'est donc faire passer quelque chose à d'autres personnes. On peut prendre l'image de la course de relais, où ce que l'on transmet, c'est le témoin. Mais quel témoin transmettons-nous à nos enfants ? On peut transmettre des biens matériels, un savoir culturel, un savoir-faire technique, et un savoir-être éthique et spirituel. La transmission des biens matériels relève de l'héritage, la transmission du savoir et du savoir-faire est pour l'essentiel de la responsabilité de l'école et des lieux de formation, tandis que la transmission d'un savoir-être éthique et spirituel revient aux parents et à l'Église. **Le savoir-être concerne les valeurs et la foi.**

Quelles sont donc **les valeurs que les protestants tiennent à transmettre,** dans le respect de la liberté de celui à qui elles sont transmises ? Précisément, celles qui touchent à la liberté. Si l'on faisait un sondage auprès des protestants, il est probable que les valeurs qu'ils souhaiteraient transmettre à leurs enfants sont celles de l'autonomie de la personne, de la liberté de conscience, du respect d'autrui, de l'honnêteté, de la rigueur dans le travail, mais aussi du souci des faibles et des exclus, de la passion pour la justice. Et nombre de protestants plus ou moins détachés de l'Église citeront ces mêmes valeurs comme celles qu'ils ont reçues de leurs parents et auxquelles ils sont attachés. Il est symptomatique de constater que l'enquête sociologique menée, pour sa thèse de doctorat, par Claire-Lise Weick auprès d'enfants de pasteurs, et publiée sous le titre *Les enfants du presbytère*[5], montre que si nous n'avons plus aujourd'hui de dynasties pastorales dans lesquelles on se transmettait le ministère pastoral de père en fils, en revanche les enfants de familles pastorales sont très représentées dans les professions de service (enseignement, santé, ou secteur social…) Et c'est le cas de ceux qui disent avoir la foi, comme de ceux qui ne l'ont pas ou plus. Car peut-on transmettre, à proprement parler, la foi ? La foi n'est-elle pas intransmissible, notamment dans le cadre de cette transmission qui respecte l'altérité de l'autre ? Tout au plus peut-on « éveiller » à la foi, préparer le

[5] Cf . Claire-Lise Weick, *Les enfants du presbytère*, Paris, Éditions Reconnaissances, 2005.

chemin. Aujourd'hui la catéchèse protestante n'a plus pour seule vocation de donner un contenu à la foi, d'autant que la plupart des enfants n'ont plus aucune culture biblique ou religieuse, mais elle veut offrir à chacun l'occasion de trouver un temps et un espace pour Dieu dans sa vie, afin que les conditions soient réunies pour une rencontre avec le Christ vivant. La foi ne se décrète pas, elle ne se transmet donc pas, elle surgit au cours d'une rencontre. Car, comme le disait à juste titre Jacques Ellul, *« on n'a pas la foi, c'est elle qui vous a… »*[6] Comment donc, concrètement, transmettre quelque chose que l'on n'a pas, mais qui nous possède ?

Avant d'essayer de répondre à la question : « Comment transmettre ? », interrogeons encore l'objet de la transmission, dans la perspective d'une transmission qui permette l'innovation et la créativité, d'une dialectique entre l'ancien et le nouveau. Paul Ricoeur a montré que transmettre, c'est d'abord **transmettre la capacité à interpréter et réinterpréter ce qui est transmis :** nous ne transmettons pas seulement notre monde, qui ne sera pas celui de nos enfants, mais nous transmettons les clefs pour qu'ils interprètent notre monde et le leur, et surtout l'écart entre les deux. De même, nous n'avons pas seulement reçu le monde de nos parents, qui n'était pas le nôtre, mais aussi la capacité à interpréter et réinterpréter le leur et le nôtre.

On connaît le proverbe, énoncé sur un ton de regret : ***« Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait… »*** L'inversion de la transmission depuis les plus jeunes vers leurs aînés, qu'induit l'accélération des progrès techniques, tend à inverser aussi la formule : *« Si vieillesse savait, si jeunesse pouvait… »* Si vieillesse savait maîtriser les techniques modernes pour les transmettre, si jeunesse pouvait discerner avec sagesse parmi ces techniques celles qui sont compatibles avec les valeurs reçues. Et surtout, le « vivre ensemble » serait mieux assuré, si vieillesse reconnaissait les risques de sclérose d'un passé tourné vers lui-même, et acceptait l'innovation, et si jeunesse reconnaissait son inexpérience de la vie, et acceptait d'entendre la sagesse des aînés. Au lieu d'une rupture entre générations, nous aurions alors un partage des ressources, car le savoir, le savoir-faire et le savoir-être sont les seuls biens qui peuvent être donnés à un donataire sans être perdu par le donateur : ce sont des biens qui se partagent, et qui enrichissent même celui qui les transmet. Transmettre, c'est donc transmettre le moyen de comprendre et de vivre dans le monde qui sera demain, même s'il est (comme c'est fort probable) bien différent de celui d'aujourd'hui, et *a fortiori* de celui d'hier. Comment donc cela peut-il se faire ?

---

[6] Jacques Ellul et Didier Nordon, *L'homme à lui-même. Correspondance*, Paris, Éditions du Félin (Vifs), 1992, p. 149 ; cf. Jacques Ellul, *La foi au prix du doute : « encore quarante jours… »*, Paris, La Table Ronde (Contretemps), 2006, p. 161.

V – COMMENT TRANSMETTRE ?

Comment transmettre nos valeurs ? **Je distinguerai trois principes.**

Tout d'abord, il importe de connaître le contexte du récepteur. Si l'on veut transmettre quelque chose à nos jeunes, il faut se rendre présent là où ils sont, plutôt que d'attendre qu'ils viennent là où nous sommes. S'ils ne sont pas dans les temples et les églises, ce n'est pas par hasard, c'est sans doute pour des raisons précises. Intéressons-nous donc à la « culture jeune », à la musique qu'ils écoutent, aux sites et aux blogs qu'ils fréquentent, aux vêtements qu'ils portent, à leurs centres d'intérêt, à leurs aspirations et à leurs attentes. On se rendrait compte alors qu'ils sont attachés aux valeurs que nous souhaiterions leur transmettre, mais qu'ils les vivent de manière très différente de nous. Ils peuvent être extrêmement généreux et solidaires, mais tout en se méfiant de tout encadrement institutionnel. Les jeunes fonctionnent selon une temporalité particulière : ils ne viendront pas à un culte hebdomadaire, mais ils apprécieront des « temps forts » à différents moments de l'année. Les fêtes sont donc des lieux de transmission privilégiés. À ce contexte culturel, il faut ajouter la psychologie du jeune. Françoise Dolto a montré à quel point l'adolescence relève de ce qu'elle appelait « le complexe du homard »[7] : c'est lorsque le homard mue, change de peau, qu'il est le plus menacé par ses prédateurs ; il en va de même de l'adolescent, qui se sait vulnérable lorsqu'il se trouve dans cette période intermédiaire entre l'enfance et l'âge adulte. Il tend alors à se construire une identité par réaction envers les adultes et par mimétisme envers les autres jeunes de son âge. Il fonctionne en bandes, en réseaux, en groupes d'affinités, et se bricole son propre univers en picorant des éléments hétérogènes sur les médias, notamment sur Internet, comme s'il se constituait son propre menu « à la carte ». Tel est le contexte qu'il vaut mieux admettre, qu'on l'approuve ou non, et qu'il vaut mieux prendre en compte, sous peine de vives déconvenues.

Le second principe consiste tout simplement à **vivre ce que l'on veut transmettre.** C'est l'exact contre-pied de la fameuse formule : *« Faites ce que je dis, pas ce que je fais »*. Les jeunes sont extrêmement sensibles, et à juste titre, aux incohérences du monde adulte. Il n'est guère étonnant que les jeunes ne fréquentent plus guère les Églises, lorsque leurs parents ne manifestent que fort peu d'enthousiasme envers elles, et les envoient par exemple au catéchisme alors qu'eux-mêmes ne vont pas au culte. Et il est bien plus difficile de démarrer ou de redémarrer une pratique du culte ou de la prière à la maison, que de la poursuivre et de la cultiver. Si la foi n'est pas « transmissible », on peut en témoigner par sa vie, par ses attitudes et par ses paroles. L'un des travers du protestantisme consiste à survaloriser la dimension discursive, cérébrale, de la

[7] Cf. Françoise Dolto, *Paroles pour adolescents, ou le complexe du homard*, Paris, Hatier, 1990.

transmission, et donc à minorer la mémoire du corps, du rite, du symbole et des émotions. C'est moins vrai dans certaines Églises protestantes, de type évangélique ou pentecôtisant, que dans d'autres, de type luthérien ou réformé. Ne négligeons surtout pas la teneur relationnelle du processus de transmission. Nous savons aujourd'hui que 75% d'une transmission tient au langage non-verbal, au mode d'expression du transmetteur, et seulement 25% au contenu du message transmis. La joie et la passion de l'enseignant, du catéchète, du parent, sont décisives pour le succès de la transmission : c'est l'enthousiasme de l'un qui provoque la vocation de l'autre. Inversement, le décalage entre ce qui est dit et la manière de la dire (parler de la « joie de Dieu » sur un ton lugubre, ce qui n'est pas rare au cours de nos cultes…), cela parasite la transmission et peut même s'apparenter à un contre-témoignage. Nietzsche, fils et petit-fils de pasteurs, et (est-ce pour cela… ?) devenu un auteur violemment antichrétien, disait quelque chose qui devrait interpeller tous les chrétiens (et même tous les croyants). Il disait : *« Je croirai en leur Sauveur, lorsqu'ils auront l'air un peu plus sauvés… »*[8] Si nous voulons transmettre nos valeurs, et témoigner de notre foi, ayons l'air (et pas seulement l'air…) réellement sauvés, et la transmission et le témoignage n'en auront que plus de force. On pourra alors compter sur la contagion de l'exemple : ce qui veut être transmis n'a pas seulement besoin d'être dit explicitement, il a besoin d'être vécu authentiquement.

Enfin, **troisième et dernier principe :** pas plus que la foi ou les valeurs que nous portons, **la transmission ne nous appartient pas.** Nous n'en avons pas la maîtrise, elle nous échappera toujours, elle n'est pas en notre pouvoir, car elle est l'œuvre de l'Esprit. Être chrétien n'est pas d'abord une identité construite et transmise, reçue de ses parents ou de son pasteur, mais une identité offerte et proposée, reçue d'un Autre que soi-même et que ses proches : elle se situe dans une Parole qui nous précède et nous attend toujours, là où nous ne l'attendons pas ; elle se nourrit d'une rencontre imprévue, d'une musique qui nous bouleverse, d'une parole qui fait mouche, d'un silence riche de sens qui nous bouscule et nous renverse par sa profondeur. Transmettre nos valeurs, c'est donc être soi-même réceptif à cette Parole qui nous échappe et nous surprend, qui nous attend et que nous avons toujours à redécouvrir. C'est pourquoi la transmission ne peut être assimilée à une reproduction du même, c'est-à-dire à un endoctrinement, mais doit s'ouvrir à l'innovation, doit reconnaître l'altérité du récepteur, doit prendre en compte les facteurs de la réception, et néanmoins, sans s'y attacher, doit exprimer la joie et l'engagement du transmetteur. Transmettre nos valeurs, c'est donc les vivre joyeusement, les proposer sans les imposer, rencontrer ceux auxquels nous voulons les transmettre dans leur milieu propre, et reconnaître la relativité de chacune de nos œuvres, y compris de nos

[8] Friedrich Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », in *Œuvres*, Robert Laffont, 1993, vol. 2, p. 353.

œuvres de transmission. En un mot, transmettre nos valeurs, c'est leur donner corps, et laisser l'Esprit leur donner souffle.

Frédéric ROGNON
Professeur de philosophie et d'éthique
Faculté de Théologie protestante
Université Marc Bloch, Strasbourg